

Jean-Joseph FRANCHI

BILINGUISME TRADUCTION ET LITTÉRATURE (Entretien)

DU CORSE AU FRANÇAIS :

A propos de *Isolitudine* et de l'autotraduction :

— Q. L'auteur qui se traduit lui-même est un privilégié. Il ne peut plus dire : "*traduttore, traditore*".

— R. Du moins il ne peut s'en prendre à personne d'autre s'il a perdu de vue son propre texte sans parvenir pour autant à engendrer une de ces "belles infidèles" qui égalent parfois leur modèle. Je suis, je l'avoue, un de ces frustrés de l'autotraduction. L'on peut être bilingue sans être écrivain bicephale. Or le traducteur est souvent un bon écrivain dans la langue "d'arrivée"...

— Et vous estimez que ce n'est pas votre cas ?

Il suffit de lire la version française de ces *Isolitudine* (que je revendique pleinement comme œuvre littéraire en langue corse), pour voir qu'il y manque cette épaisseur propre qu'apporte "une écriture". Ma traduction se veut un simple éclairage du texte original.

— On remarque, en tout cas, que le texte corse est nettement plus court.

— C'est toujours le cas lorsque l'on passe du corse au français, mais ici, je crains que la différence ne tienne pas seulement à la concision naturelle de la langue corse. Je n'ai pas toujours su éviter, en traduisant, les circonlocutions auxquelles le français nous a habitués, au détriment de la sobriété de l'expression première. Ici la version française ne "fonctionne" pas de façon autonome. D'où la formule "bilingue" : corse et français côte à côte. Mais si le texte corse a sa vie propre (et qui m'échappe comme tout texte échappe à son créateur) l'autre n'est qu'un

— Le "don" de l'écriture serait donc sélectif et l'auteur parfaitement bilingue condamné à créer dans une langue et à se plagier dans l'autre !

— Julien Green, Nabokov et tant d'autres ont prouvé le contraire. Mais pour ceux que cette malédiction touche, il y a peut-être une explication. Les sensations neuves de l'enfance, la première saveur du monde sont souvent liées à la langue dans laquelle nous avons appris à parler. Pour des raisons qui relèvent, sans doute, de la psychanalyse, il est possible que certains ne puissent créer que dans cette langue là! Même si l'autre, plus tardivement mais mieux apprise, sert à tout le reste. Il faut dire aussi que le traducteur professionnel passe généralement d'une langue étrangère à la sienne propre : il est normal qu'il s'y révèle orfèvre. La situation est plus complexe pour l'écrivain corse qui s'autotraduit...

— La seule raison serait donc affective? C'est réduire singulièrement la démarche de la création !

— Il existe, sans doute bien des "configurations" particulières, et je ne parle que de mon expérience propre. Mais je me demande si la difficulté de passer du corse au français n'a pas également des raisons objectives : les structures sont différentes, un idiomatisme appellera une périphrase, une métaphore ne sera pas transposable, etc..

— C'est un problème que l'on retrouve dans toute traduction !

— Certes, sauf que l'on met généralement en parallèle des langues qui ont évolué de concert. Thucydide disait que deux armées qui demeurent trop longtemps face à face finissent par se ressembler! Des standards communs, (syntactiques, stylistiques), des "patterns" rhétoriques interchangeables, finissent par donner au français, à l'italien et à l'espagnol comme un air de famille. Archaïque dit-on, concret, et de registre oral le petit dernier à entrer en littérature fera peut-être entendre sa différence...

— Peut-être que se pose aussi, un problème de registre de langue ?

— Précisément : muter en "bon" français, (académique) une langue dont le registre "familier" recouvre en fait tous les niveaux de l'expression (même et surtout littéraire) aboutit à une traduction inexacte. Inversement, traduire le corse standard dans son français, c'est-à-dire le français populaire serait tout aussi

faux, puisque la connotation ainsi introduite est absente du texte original!

Le choix d'une écriture neutre et distancée a, en tout cas, bien "pâli" mes *Isultudine*. Je le regrette, mais n'ai pas su trouver le moyen terme : un registre médian apte à garder la couleur! Prisonnier de son texte premier, l'autotraducteur est ainsi ramené au degré zéro de la création littéraire! Au contraire, le fait de traduire autrui, s'il impose une plus grande fidélité au texte, laisse peut-être plus de souplesse vis-à-vis de la langue réceptrice.

— Est-ce une affaire de langue si votre texte corse est souvent plus concret, plus... charnel!

— Vous allez rire, je me demande si le corse ne pourrait pas justement enrichir la pensée européenne des images qu'il charrie et qui sont effectivement concrètes et surtout... littérairement vierges! Ce n'est pas tous les jours qu'une langue "naît" à la littérature. "Tout a été dit depuis quatre mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent" : et si une approche autre, concrète, oui, charnelle, pourquoi pas, permettait de déposséder quelques vieux dires?... Je parlais de l'osmose des grandes langues de culture. Le marché commun du cliché n'a pas attendu l'Europe! Le trésor des images propres aux langues ignorées est, au contraire, un gisement que peu soupçonnent. Le temps de devenir à leur tour clichés, peut-être apporteront-elles, à l'universel, leur timbre de voix singulier...(l'Universel qui est le contraire du tout-venant, peut se trouver dans l'extrême particularisme) à condition, bien entendu, que naissent, en même temps, les créateurs... La langue n'est qu'un instrument.

— Où donc et comment le traducteur peut-il buter sur ces images concrètes que vous évoquez ?

— Difficile de répondre à brûle-pourpoint mais, tenez : *ùn sà fà un O di canna* (il ne sait même pas faire un O avec un roseau -- imprimer sur du sable le O que dessine l'extrémité d'un roseau), "*ùn st sà minà un pugnù ind'un ochju*", "*il ne sait même pas se donner un coup de poing dans un œil*" sont les expressions les plus répandues pour dire : il ne sait rien faire, il n'est bon à rien! La formulation imagée me semble, en corse, le premier des "réflexes" linguistiques: *aghju un sonnu chù u vecu* ! (J'ai tellement sommeil que je le vois !. *hè grassu cecu* (Il est si gras que les bourrelets l'empêchent d'y voir), ce dernier exemple est significatif : en corse un adjectif est presque toujours renforcé par un autre adjectif qui lui fait écho et "donne à voir" : *hè carcu inzumpinatu*, etc. (i.e : *cum'è un zumpinaghju*) *hè rossu impapartu* (*cum'è un papaveru*), *imbagarillatu* (*cum'è un bagu*), etc. En fait, l'image n'est pas,

comme en français un ornement du discours : elle en est la substance même. C'est l'absence d'image qui constitue l'exception : "il est rusé" se dira : *hè volpe* (il est renard!), "*hè unu è finu*", il est "oint et fin", le recours au terme "technique" n'intervenant que pour introduire des nuances autres : *hè vîndulu, hè trafunchjulu*, etc...

Un autre cas de figure est celui des images intraduisibles, j'ai écrit quelque part : "u gridu di i porci sigulava u paese", savoir que "*sigula*" se dit d'un élastique ou d'une cordelette qui pénètre dans les chairs ne nous avance guère... Ainsi, je m'aperçois que nombre de mes images sont empruntées à "*l'embriu pasturecciu*", l'environnement des bergers. Mais comment dire, en français que la vie : "*lega à corda lena*", ou parler de l'impuissance de l'écrivain "*Impastughjatu di cose dette*", comment expliciter : "*A funa di i seculi avvinghje è mi s'avvutula è lega à turcinellu*", "*Eccu qui stonde à ribattò*", etc... (sans parler de tous les cas où un français comprendra mal que nous soyons "*imbruncati*", "*discioliti*", etc...

— Vous parlez là d'une stylistique de la langue. Mais le traducteur est habitué à tenir compte de la différence des codes en présence. Qu'en est-il du style propre de l'auteur? (surtout lorsqu'il s'agit de sa propre écriture dans une autre langue ?)

— L'autotraducteur n'échappe pas au double piège que nous venons d'évoquer. D'une part, il lui faut passer du registre parlé, qui est le seul dans lequel on puisse écrire du corse, au français standard, d'autre part, les images concrètes, fussent-elles d'auteur, sont souvent difficiles à conserver : pourrais-je traduire "*suffrenza ranfiuta*" par "souffrance griffue" ? Non, bien entendu, puisque "cela ne se dit pas". Mais choisir "ce qui se dit" n'est-ce pas aller au plus impersonnel, au plus banal, c'est à dire trahir sa propre expression... Si le style est "l'écart par rapport à la norme", l'autotraducteur n'est pas en situation de faire du style (sauf à "repenser" tout le texte).

— Pourquoi pas? Qui pourrait le lui reprocher ?

— Un texte "pensé" en français dirait alors autre chose et, surtout, il le dirait autrement.

Nous touchons là un autre problème : je crois que l'on ne peut pas brûler les étapes. Dans leur seule version française, même nos textes corses "d'avant-garde" sembleraient bien vieillots : on ne peut pas (sauf à être parfaitement artificiels) calquer des genres et des formes qui existent ailleurs. Une littérature mûrit à son rythme et les œuvres éclosent en leur temps. Si "*a leva di u 70*", a été aussi loin dans le "modernisme" que l'on pouvait aller, c'était (dans la majorité des cas) en gardant le contact avec la langue à un

moment donné de son histoire et à un stade précis de son évolution littéraire.. Un pas de plus et nous aurions joué faux mais produit des œuvres qui eussent parfaitement supporté la traduction !

— L'on sent à travers vos propos un bonheur d'écrivain que le traducteur ne partage guère! Le "plaisir du texte" n'existe-t-il donc qu'en version originale ?

— C'est vrai... Le texte corse une fois "né" (quelquefois à grand peine) devient pour moi quelque chose de définitif. Bon ou mauvais, il a acquis son indépendance. Je ne pourrais, par exemple le réécrire. Dans l'expérience d'autotraduction à laquelle j'ai procédé, toutes les "solutions" me semblaient, au contraire s'équivaloir et le texte pouvoir être indéfiniment recomposé... (c'est la différence, sans doute, entre ce qui prend sa vie de l'intérieur, et ce qui relève d'une combinatoire externe). On pense à ce personnage de *La peste* qui travailla toute une vie à tourner de toutes les façons possibles l'unique phrase de son premier roman! (la vie, disait Bergson -que l'on ne lit plus guère aujourd'hui- organise la matière d'un seul élan, va d'emblée à son but, comme les grains de limaille s'organisent tout seuls autour de la main qui s'y plonge : j'y vois une métaphore du travail de création, la traduction ne consistant qu'à disposer laborieusement des grains de limaille!

DU FRANÇAIS AU CORSE : à propos de *Knock dettu in corsu, speziale bislinguistinu* (florilège de morceaux choisis), etc...

— *Knock dettu in corsu* a été édité par le CRDP, on connaît moins vos autres travaux de traduction : de quoi s'agit-il ?

— J'ai traduit (à partir du français) toute sorte de textes d'actualité : "pubs", programmes politiques, etc. Mais le plus significatif est recueilli dans une publication intitulée "*speziale bislinguistinu*" qui est un travail collectif mené par l'association *Studi cors di Tulo* il y a une douzaine d'années. Nous prétendions nous "attaquer" à quelques morceaux qui figurent parmi les plus célèbres de la littérature française. Le seul critère de choix était le "mémorable" :

La madeleine de Proust ou la petite chèvre de monsieur Seguin ne sont-ils pas à la littérature française ce que le vase de Soisson ou la bataille de Marignan sont à l'histoire de France ? Dans ce trésor de la mémoire scolaire des Français, nous avons sélectionné des époques diverses et des écritures différentes pour montrer que la langue corse ne réussissait pas seulement dans un genre et un style.

— Si la traduction est un exercice si ingrat, pourquoi vous acharner à traduire des œuvres françaises que le lecteur corse pouvait parfaitement lire dans le texte original ? On comprendrait, à la rigueur la démarche s'il s'agissait de traduire en corse des œuvres en langues anciennes ou étrangères...

— Aussi bien n'est-ce pas les œuvres célèbres qu'il s'agit de valoriser mais la langue corse qui est beaucoup moins connue... le but n'est pas de compliquer gratuitement la lecture d'un auteur mais d'inventorier les possibilités de notre langue à dire "autre chose" sans s'aliéner le moins du monde. La traduction (telle que nous sommes quelques-uns à la concevoir) n'est alors qu'une occasion pour la langue de faire ses gammes. La voilà confrontée à des registres de sensibilité, des niveaux du dire qui la tirent de l'usage quotidien. On l'a dite "pauvre et concrète", incapable d'exprimer des concepts et la voilà promue à la dignité d'outil littéraire au service d'œuvres de première grandeur... Tout autre choix que le registre "paysan" dans la version corse de ces œuvres aboutirait à créer une autre langue ou un calque des langues existantes : ce fut, avant guerre le rêve de quelques intellectuels italiens et c'est la tendance de ceux qui pratiquent, aujourd'hui, une sorte d'"innutrition" du corse par la langue française de registre soutenu.

— Une "défense et illustration" de vos options linguistiques par l'exemple ?

Pour prouver le mouvement, le philosophe antique ne trouvait rien de mieux que de se lever et se mettre à marcher ! Notre démarche procède d'une simulation de situation : A supposer que le corse ne soit pas l'idiome semi-oublié d'une société agropastorale en voie de disparition mais la langue nationale d'un grand pays, des œuvres comme celles de Chateaubriant, Rousseau, Pascal, etc auraient-elles pu éclore en langue corse (il s'agit de la langue telle que nous la connaissons aujourd'hui, avec une dimension de mémoire et de recherche portant sur la pratique réelle - et non les témoignages écrits...). En somme voir si de l'excellent français peut donner du corse aussi peu altéré que possible.

— Et la démonstration fut probante ?

— Au terme du travail, deux seules questions méritent réponse : l'auteur a-t-il été traduit ou trahi ? Dans le deuxième cas l'expérience est sans valeur, quelle que soit, par ailleurs la qualité du résultat : on peut toujours prétendre qu'une langue est apte à tout traduire si, en traduisant, on lui fait dire autre chose !

Si l'on juge, au contraire, que la traduction est suffisamment fidèle à l'original, il reste à se demander si le texte obtenu pourrait être intégralement compris par un corsophone "idéal" (et imaginaire) qui n'aurait jamais entendu d'autre langue.

S'il s'avère que des auteurs qui symbolisent au premier chef le patrimoine littéraire français ont pu être effectivement traduits dans une langue qui est bien du corse (et non tel ou tel ersatz que, nous prétexte de modernisme, on aura voulu promouvoir), la démonstration devient probante. Voilà une langue "de paysans" dont la disparition semblait liée à celle de l'agropastoralisme qui se révèle "opérationnelle" en littérature c'est-à-dire là où on l'attendrait le moins ! Faire un usage heureux - ou non - de l'instrument ainsi redécouvert, incombait, dès lors, aux seuls Corses : tout reste à faire dans les domaines de la communication et de la création et tout, croyons-nous, est encore possible sans qu'il soit besoin, le moins du monde, d'adultérer l'idiome ancestral. (Sous réserve, bien entendu, des ajustements lexicaux que la société technicienne impose, ici comme ailleurs).

FAUT-IL OU NON TRADUIRE ?

TEMOIGNAGE : des bénéfices secondaires de la traduction

Ce *speziale bislinguismu* est un travail collectif de l'équipe "*studii corst di Tìlò*". Les participants (tous excellents corsophones) étaient originaires des régions les plus différentes (Nebbiu, Cap Corse, Balagna, Fiumorbu, Cinarca, etc.). Je puis attester n'avoir pas entendu UNE seule fois la traditionnelle objection campaniliste : "oui mais chez nous...". Bien au contraire, dès que l'un de nous proposait la "bonne" forme (j'entends la tournure la plus "*sputica*", ce que le corse "aurait dit..."), elle était immédiatement "reconnue" et imposait à tous son évidence oubliée : bon sang, mais c'est bien sûr! mais oui! C'est cela même! Des "biais de dire" enfouis depuis la petite enfance, remontaient grâce à cette "maieutique" de la recherche commune. Comment ai-je pu oublier que je savais cela? Et il est apparu que nous savions "les mêmes choses", jusques dans les replis et les détours que chacun croyait relever du plus exclusif particularisme. Par-delà les différences morphologiques régionales (parfaitement répertoriables) et quelques variations lexicales qui ne font qu'enrichir l'éventail des synonymes), nous faisons, à chaque séance, cette découverte : dans sa syntaxe, ses structures, ses tournures stylistiques, la langue corse est UNE.

Ainsi la prétendue différence des parlers s'évanouissait comme une chimère. Après avoir trouvé "ailleurs" ce que nous pensions "bien de chez nous", il nous restait à mieux écouter la "*lingua casana*" et à nous apercevoir que l'on y dit aussi ce que nous avions cru propre au dialecte des autres. Chaque région croit posséder des termes spécifiques, des constructions particulières, des idiomatismes, des expressions savoureuses que les autres ignorent. La conviction née de cette "*operata*" menée par un petit groupe de "Corses du continent" est que TOUT se dit PARTOUT. (ou presque).

ECHOS D'UNE POLEMIQUE : ETRE OU NE PAS ETRE ... SOI!

— La parution de *Knock scrittu in corsu* n'a pas manqué de susciter çà et là des réactions agacées : soyons nous-mêmes ! La culture corse attend des créations et non des traductions, nous n'avons rien à prouver, etc... Qu'en pensez-vous ?

— Pour les traductions d'œuvres françaises, je vous ai déjà répondu : Le texte de départ est un prétexte. Il sert simplement à éclairer... sa traduction dans la langue réceptrice trop souvent considérée comme hermétique dès lors qu'elle s'essaye à être elle-même... Il s'agit, exclusivement de mettre en relief l'originalité du corse.

— Les textes corses les plus originaux seraient donc, à l'heure actuelle... des traductions ?

— En effet. Si l'on me demandait quels écrits corses doivent être seuls conservés pour servir de référence, dans plusieurs siècles, à une redécouverte de la langue corse, je sélectionnerais essentiellement... deux traductions : "*Intantu*", adaptation de "En attendant Godot", de D.A. Geronimi, et "*U Principellu*", traduction du "Petit Prince" par S. Casta. Le paradoxe n'est qu'apparent, le but des traducteurs est, précisément, ici, de prouver la différence des cheminement de pensée entre les deux langues en présence, la fidélité au texte va de pair avec ce que certains créolistes soucieux de se démarquer du français appelaient naguère "la différence idéale". Une telle recherche systématique (avec ce qu'elle a d'artificiel) ne saurait être le but premier du créateur. Et c'est la raison pour laquelle une spécificité linguistique absente ailleurs peut être, au contraire, l'apanage d'œuvres traduites..

— Diable ! L'œuvre traduite servant de pierre de Rosette aux futurs archéologues de la langue! L'objectif n'est pas bien exaltant!

— On ne saurait, bien entendu, en rester là: je parlais plus haut des gammes de la langue. La maîtrise acquise grâce à ces exercices permettra peut-être l'éclosion d'œuvres qui ne soient pas la simple traduction (inconsciente) de modèles linguistiques et littéraires véhiculés par la culture dominante et pré-digérés par l'école et les médias. Les œuvres dites originales et qui sont de simples calques du français ont fleuri ces dernières années. Il peut s'agir d'une étape dans la reconquête de "l'identité", ce ne peut en être aboutissement.

— Il faut en revanche, selon vous, traduire les écrivains étrangers ?

— Toutes les langues traduisent : nous sommes très beaux et très forts, c'est entendu, mais nous ne pouvons créer tout seuls l'équivalent des œuvres de tous les temps et de tous les pays! En sus d'être soi-même, il faudrait être en même temps Dostoïevsky, et Shakespeare et tous les autres! L'immense apport du génie humain serait-il pour nous seuls, superflu ? J'entends l'intégration de ce génie "par la langue" car individuellement, la médiation du français permet à tous les Corses de connaître les auteurs du monde entier. Mais la langue? Pourra-t-elle indéfiniment éviter de se frotter à l'universel ? Il lui faut au contraire, et de façon impérative, rencontrer le dire d'autrui, l'assimiler, l'intégrer, le rendre autre par son alchimie propre ou le refuser mais en connaissance de cause. Rester soi-même n'est pas se calfeutrer dans une identité frileuse, sous peine de retomber dans le folklore de "*a lingua casana*", la "langue du cœur" etc.. En prenant l'air du large, il importe que notre parler se blinde et se bronze (sans se démettre jamais de la nécessaire vigilance que j'évoquais plus haut : purisme ? Le mot a mauvaise presse, mais, oui, pourquoi pas !)

Propos recueillis pour *Etudes Corses* par M.G.M.G.